



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en paille de riz, des magasins de Mme Céliane-Martin, place Vendôme. Redingote en batiste boutonnée et garnie de dentelle, façon de Mme Barra, rue du Hasard, n. 4.

Costumes de ville et de chasse, des ateliers de M. Lucien Rignon, rue Vivienne, n. 4.

Modes.

Parlons du négligé des femmes, parlons-en comme de la partie la plus intime de la toilette, celle qui indique le goût, les habitudes, le caractère, celle qui révèle la grâce de l'esprit et des manières; car, ne nous y trompons pas, il y a dans un joli bonnet de nuit, une longue chemise de nuit, un sautoir noué autour du cou, une pantoufle brodée, tout autant d'art, de délicate coquetterie, que dans la plus splendide parure de bal.

Cette femme, jeune, élégante et jolie, vient de se coucher, et sa tête repose sur un oreiller de fine toile de Hollande entouré d'une garniture de batiste bordée

de valenciennne et plissée à petits plis; ses draps en fine toile ont des ourlets à jour, et le bord qui rabat sur la couverture est terminé par une garniture semblable à celle de l'oreiller; tout cela peut être en mousseline brodée, au lieu d'être en batiste garnie de dentelle.

Voilà pour le cadre du tableau; maintenant occupons-nous de ce qu'il renferme.

Cette femme qui s'aperçoit au milieu de tout ce linge si frais, si recherché, est coiffée d'un bonnet de nuit de batiste, dont le fond plat et brodé au plumetis est garni par devant d'une triple ruche de tulle bordé de dentelle. Une bande de batiste, brodée et garnie de dentelle, forme un nœud au haut de la tête et descend en bride de chaque côté du menton. Pour

cacher ses papillotes, un *serre-tête*, ou une bande de batiste brodée ou unie, est placé en bandeau sur le front. La valencienne qui la borde descend jusqu'aux sourcils. On emploie aussi ce bandeau pour maintenir les cheveux lisses et bien séparés. On appelle cet accessoire de toilette de nuit une *religieuse*.

La chemise de nuit est très-large, longue, a des manches d'une grande ampleur froncées au poignet, un collet rabattu, et au-dessus deux garnitures qui répondent à celles qui forment jabot sur la poitrine; autour du cou et au-dessus de la garniture qui borde le bas du poignet, on peut mettre un bouillon de mousseline, dans lequel on passe un ruban qui forme un nœud. Les garnitures se font en batiste plissée, mousseline brodée, ou dentelle; les valenciennes sont celles qui conviennent le mieux.

Une petite pointe, en foulard rose ou bleu pâle, ou en tulle brodé, se noue en cravate, lorsqu'il n'y a pas de nœuds formés par le ruban qui passe sous la garniture.

Même recherche en sortant du lit. On passe une chemise de toile plus fine que la batiste, brodée autour de la gorge et au bas du poignet, et entourée de valencienne. On en voit aussi qui, au lieu d'une dentelle, ont une garniture de batiste plissée, d'un demi-doigt de hauteur, et bordée d'une petite valencienne: ce genre est très joli; on laisse passer la garniture tout autour du corset.

Le luxe de la chaussure a aussi ses gradations selon l'heure de la journée. En sortant du lit, on met des pantoufles en petits points, des bas en fil d'Écosse; pour la toilette du déjeuner, des pantoufles en satin ou autre tissu brodé, soit en soie, en or, et bas à jour; pour la promenade, des bottines en peau anglaise, pou-de-soie, drap de soie, etc.; et enfin pour le costume de salon, les souliers en pou-de-soie ou gros de Naples, dans les nuances qui vont avec celles de la toilette.

On voit beaucoup de souliers gris, verts, violets. Les cothurnes, pour les nouer, sont toujours très-étroits.

IL FUT BEAU!

Et les chiens aboyaient en le voyant passer.

J'ai souvent cherché à comprendre ce qui se passe dans le cœur d'une femme; alors qu'à son entrée dans un bal tous les yeux la contemplant, toutes les pensées, tous les éloges lui appartiennent. Quelle délirante émotion pour elle quand elle peut se dire: Pas un homme qui n'ait recherché mes regards, pas une femme qui ait osé me refuser son admiration! Que ce doit être bonheur pour une jeune femme qu'une telle pensée! et je me suis dit bien des fois, pendant que j'admirais le jeune vicomte de Froideville, qu'il était peut-être dans son âme des émotions semblables; lui si vain, si futile, si enchanté de lui-même, lui surnommé l'Alcibiade du siècle. Comme il aime à regarder dans les glaces ses yeux bleus, aux longs cils noirs, ces sourcils dessinés avec grâce et majesté, ces cheveux bouclés avec élégance! Cette lèvre rose, ombragée d'une faible moustache si propre, a fait naître les désirs et promettre le bonheur! Femmes, voilà votre dieu! voilà celui pour qui vous parez vos fronts et vos corsages; voilà celui auprès de qui vous déposez un sourire, un mot, un serrement de main. Est-il une fête où ne soit pas le beau vicomte? Qu'importent les serviles adulations de tous ces jeunes hommes? c'est à Froideville que vous les rapportez toutes. La reine du monde, celle qui brille le plus, est sa maîtresse. Toute femme jeune, jolie, aimable, sur qui ses regards ne se sont pas abaissés, ne peut être bien; lui seul gouverne le monde fashionable....

Je pensais ainsi, voilà bientôt un mois, pendant une de ces brillantes fêtes qui

réunissent l'élite des sociétés. Ce jour-là, ce fut encore la jolie baronne de L*** qui réunit tous les suffrages. Ce jour-là, le beau vicomte entra tout semillant de bonheur, salua d'un regard ses plus belles conquêtes, et dansa le galop avec la baronne. Ils firent fureur ! tous s'arrêtèrent pour les admirer !!! Qu'ils étaient beaux ainsi ! Un jeune lord ! le lord R*** sortit désespéré ; depuis un an il éteignait son amour, et fut se brûler la cervelle sous les fenêtres de l'hôtel L***. Le lendemain, il ne fut question que de ce tragique événement !... Mais qu'était-ce que cela ? une mort physique... Rien, oh ! presque rien.

Huit jours après, il y avait un bal chez la baronne : Froideville n'y parut point. Ce bal ne fut point animé ; les femmes disaient qu'il était triste à mourir. L'indisposition du beau vicomte fut le sujet de toutes les conversations. Pendant près d'un mois, que de laquais, de cartes, de billets, d'équipages à la porte de l'hôtel Froideville ! Mais rien ne transpire de la véritable maladie du protégé de toutes les femmes... Un jour enfin, on annonça qu'il était mieux, qu'il pouvait sortir, qu'il allait arriver chez la baronne ; aussitôt se réunit un cercle des plus jolies femmes, cercle cette fois silencieux, cercle où l'on n'entend point de rire, point de danse, point de jeux ; à peine s'il était permis de parler à demi-voix, à voix tendre, accentuée. Le pauvre vicomte avait tant souffert ! il devait être faible, pâle, abattu, languissant ; il devait réunir tout ce prestige d'intérêt qui plaît tant aux femmes ; il se présentait à l'imagination de chacune d'elles sous un aspect qui faisait palpiter leur cœur ; on frémissait à chaque coup de lancette, on pâlisait, on rougissait, on était ému, comme à l'approche de la présence d'un héros... Enfin, de nouveaux pas se font entendre ; la porte s'ouvre, on annonce M. le vicomte de Froideville... Au même instant, un cri de surprise se répète dans tout le salon. Les femmes se cachent le

visage, les hommes se détournent, la baronne elle-même s'enfuit... Le dirai-je, la jolie levrette qu'il avait donnée à son amie, accourue au-devant de lui au son de sa voix, se sauve en le voyant. Hélas ! c'est que le pauvre vicomte n'est plus reconnaissable ! il vient d'avoir la petite-vérole ! il est hideux !

L. C.

LE VOILE.

Je ne veux point ici parler du voile précieux d'Angleterre ou de gaze brodé par vos mains de fée, mesdames ; je suis un profane, et me récuse. Je veux vous demander si cette légère nuée que vous faites flotter au vent autour de vos charmantes figures n'a pas eu souvent d'autre motif que le besoin d'écarter la poussière, de tempérer l'éclat du jour, ou de vous dérober aux regards trop directs : le voile n'a-t-il pas servi souvent à fondre dans de vagues teintes la laideur qu'il protégeait et à lui donner quelque apparence de grâce ?

Sous le voile une femme a souvent paru belle ;
Le mystère a fait sa beauté,

a dit quelqu'un ; et n'avez-vous pas ouï conter de ce jeune homme qui soupira pendant un mois dans les promenades pour un visage que cachait un voile épais ; à la brune, il voyait, sous ce rideau mystérieux, la plus ravissante créature ; il en rêvait, il était heureux : l'imbécille leva le voile un soir, et vit une tête de mort ! Vivons donc tranquillement sans écarter le nuage.

Ce n'est pas non plus de ce voile-là que je veux vous entretenir, voile menteur, traître, coquet ; mon voile, à moi, c'est celui de la pudeur, c'est celui dont s'entourent les jeunes filles de l'Orient dans la rue, à l'approche d'un homme, et qu'elles appliquent sur leur visage, comme l'oiseau se cache dans ses ailes, comme

les follicules de la sensitive se ploient au moindre toucher, naturellement, par instinct. Je vais vous répéter un mot pudique, s'il en fut dit un jamais, et que prononça Aïescha, la femme la plus jeune et la plus aimée de Mahomet le prophète.

Le grand homme était un jour auprès d'Aïescha, nouvelle épouse encore, assis sur un divan, et mêlant à ses pensées d'amour, riantes et parfumées, ses graves méditations sur la foi nouvelle qu'il venait de créer. Toutes ses religieuses contemplations lui semblaient plus belles encore, quand il en faisait part à son Aïescha, parce qu'il s'y mêlait de l'amour, sentiment religieux aussi. Il lui parlait avec éloquence de tout le monde qu'il voyait déjà croyant à lui et par lui, et la jeune femme s'enivrait à la gloire future de son époux, et ses beaux yeux noirs scintillaient d'un magnifique orgueil. Elle le pressait dans ses bras avec fierté, et se disait : Je tiens sur mon cœur un grand homme ! Certes, ce doit être pour une femme une noble jouissance, et Aïescha s'y livrait avec abandon. Mahomet n'avait jamais aimé femme autant qu'il l'aimait ; elle le savait, elle en était glorieuse, et remerciait le ciel qui fit que l'homme pour qui elle déposa son voile était un homme de génie.

Aussi Mahomet la regardait-il avec amour, et il ne cessait de contempler ses hautes destinées dans l'avenir que pour arrêter ses yeux sur sa belle épouse, et lui dire qu'il l'adorait. Elle alors se plaisait à brûler de l'encens et du bois d'aloès, parfum que le Prophète préférait à tous ; puis à ces senteurs délicieuses l'amour et l'inspiration grandissaient : c'était une admirable scène muette d'extase et de vie errante entre le ciel et la terre. Ils ne se parlaient pas, mais ils se comprenaient, ils s'entendaient, se donnaient de silencieux baisers, et Mahomet était près de Dieu.

Voilà qu'on frappe à la porte, et Aïescha s'enfuit comme une gazelle dans son appartement.

C'était un vieux poète de la ville de Médine, qui venait devant Mahomet faire sa profession de foi : il était aveugle et ses cheveux étaient blancs, mais il n'avait pas moins en lui le feu poétique, et ses vers ne peignaient que ce que ses yeux, morts à la terre, voyaient dans le ciel et que reflétait son âme. C'était un homme très-distingué, et cette conquête était précieuse au Prophète : poète et prophète se ressemblent en beaucoup de points ; aussi il l'accueillit avec le plus vif empressement ; le café lui fut servi en abondance ; puis Mahomet, écrivain puissant, lui parla de poésie avec amour, et le vieillard, qui était entré avec quelque doute encore, entendant le Prophète célébrer ainsi les vers, reconnut qu'il était doué de l'esprit de Dieu.

Pendant ce tems Aïescha s'était éloignée, et gardez-vous de croire qu'elle regardât par les portières ou les jalousies ce qui se passait dans la chambre de son mari : elle était pudiquement retirée au milieu de ses femmes, et ne sortit pas de son appartement que Mahomet ne l'appelât.

Il lui dit de venir enfin : le vieux poète était parti.

« Pourquoi donc, Aïescha, as-tu ainsi disparu ? lui dit-il.

— Mais... cet homme qui entrait !...

— Eh bien !

— Je n'avais pas mon voile.

— Qu'importait ! c'est le vieux Henan : il est aveugle et ne t'aurait pas vue.

— Bien !... mais je l'aurais vu, moi !

Ce mot n'est-il pas la plus exquise définition de la pudeur ?

Ernest FOUINET.

LA FUIITE,

LÉGENDE BOHÉMIENNE.

Plus loin que les vastes forêts
Je fuirais, je courrais, j'irais !...
V. Hugo, *Orientales*.

Que maudit soit celui qui t'a fait fuir, bel ange !
EDOUARD THIERRY, *les Enfants et les Anges*.

« Le jour de la naissance de notre Eurélie a été marqué par une tempête semblable à celle-ci, dit Réginald à sa femme.

— Je me le rappelle bien, lui répondit Thérèse. Ma fille, viens remuer les braises et jette au feu quelques branches sèches ; cela nous égayera un peu.

Eurélie obéit à sa mère. Le bois sec produisit une flamme si vive qu'à peine apercevait-on les éclairs ; mais ses pétilllements n'empêchaient pas qu'on n'entendit le tonnerre, le vent et la pluie.

« Chut ! dit tout-à-coup Réginald pendant un court moment de calme ; je crois qu'on a frappé.

— Que Dieu ait pitié du malheureux qui voyage par une aussi affreuse nuit, pensa Thérèse. Va voir, mon ami. »

Réginald alla à la porte, et demanda qui frappait.... Personne ne répondit. Croyant n'avoir pas été entendu, il mit les verroux, ouvrit le guichet, et regarda dehors.

« C'est étrange ! dit-il à mi-voix en revenant s'asseoir près de sa fille et de Thérèse.

— Eh bien !... est-ce qu'il n'y a personne ? demanda cette dernière.

— Pas une âme vivante. Je n'ai vu que deux grands chiens de chasse noirs ; Dieu sait d'où ils viennent et où ils vont.

— Laisse-les entrer et se coucher auprès du feu ; les pauvres bêtes se sont peut-être perdues, et tu aurais dû...

— J'y pensais. Ces animaux, tout muets qu'ils sont, demandent un abri et de la chaleur dont ils ont besoin comme nous ; mais... c'est que... à l'instant où

j'allais les faire entrer, un éclair m'a montré leurs faces, et j'ai cru y voir un rire si diabolique, que j'ai refermé le guichet et changé d'avis.

— Quelle folie ! Réginald. Je ne vous croyais pas l'esprit si faible.

— Peur, superstition, faiblesse, tout comme vous l'entendrez ; quant à ces chiens, leur ouvrira qui voudra.

— Puis-je les appeler, ma mère ? dit Eurélie.

— Mon ami, ajouta Thérèse en souriant, vous devriez être honteux ; notre enfant chérie est plus brave que vous.

— Son courage, répondit Réginald, lui est venu tard ; elle s'effrayait du bruit d'une souris ; mais, depuis deux mois, elle n'a plus peur de rien. Si je la laissais faire, elle se promènerait dans la forêt à toute heure, non pour en rapporter quelques fagots, mais, comme elle dit, pour voir les esprits malins qui y rôdent la nuit. Je souhaite qu'il ne lui en arrive pas malheur.

— Chut ! tais-toi, dit Thérèse. Certes, si j'ai jamais entendu cogner, c'est maintenant.

— Je ne vais pas ouvrir, dit Réginald, ce sont les pattes des chiens qui grattent à la porte. »

En ce moment, Eurélie venait d'ouvrir la fenêtre ; un affreux ouragan sembla vouloir dévaster la forêt entière. Un arbre déraciné vint tomber lourdement contre les volets qui sautèrent en mille éclats, et, à travers cette même fenêtre, s'élancèrent les deux chiens, qui vinrent tranquillement se coucher auprès du feu.

« Que le ciel nous protège ! murmura Réginald.

— Pauvres bêtes ! comme ils sont mouillés ! dit Thérèse. Mon ami, referme la fenêtre.

— Laisse-moi d'abord mettre ces épaugneuls dehors.

— Non, pas jusqu'à ce que l'orage soit calmé.

— Il est passé neuf heures ; il est tems

d'aller nous reposer, et nous ne pouvons pas laisser ici ces deux animaux; la moitié de ce daim et les têtes de verrats seraient dévorées avant demain matin.

— Je les renverrai quand le tems sera remis, mon père, dit Eurélie; jusque-là je vais veiller. Ma mère et vous, pouvez aller dormir. »

Les chiens se levèrent et se regardèrent en secouant leurs langues et soyeuses oreilles, puis se recouchèrent de nouveau.

« Vous êtes une excellente fille, dit Thérèse : votre père est fatigué et doit se lever de bonne heure demain, nous allons nous reposer. L'orage ne peut durer longtemps; renvoyez ces pauvres bêtes dès qu'il ne pleuvra plus, et couchez-vous après vous être assurée que tout est fermé et tranquille. »

Après ce peu de mots, Thérèse embrassa Eurélie, et disparut avec son mari.

Dès que leur porte fut close, la jeune Bohémienne s'en approcha légèrement, et écouta quelques instans. Bientôt tout fut calme.

Alors les épagneuls posèrent leurs belles têtes sur ses genoux : elle mit ses jolis doigts sur sa bouche et dit :

« A bas ! à bas ! attendez un peu. »

Puis elle prit sa toque, et entr'ouvrit doucement la fenêtre.

L'orage avait cessé; le ciel était pur et étoilé; la lune glissait pâle et oblique à travers l'épais feuillage; les arbres n'étaient plus agités que par un vent doux, qui faisait tomber par milliers, comme de gros diamans, les gouttes d'eau sous lesquelles ployaient leurs faibles branches.

« Venez, dit la jeune fille. »

La voyez-vous, rapide et légère, s'élançant à travers les clairières; les deux chiens courent devant elle.

Enfin ils atteignirent un vaste amphithéâtre presque entièrement dépourvu d'arbres. Un énorme et vieux sycamore restait seul au centre, et sous son ombrage quelqu'un semblait s'être mis à l'abri.

« Eurélie, soupira une douce voix, tu m'as bien fait attendre !

— Je n'ai pu venir plus tôt, Alzim, pardonne-moi !

— Ange ! murmura-t-il en la contemplant, jamais l'astre des nuits n'éclaira tant de charmes !

— Qu'est-ce que cela, reprit-elle, c'est d'amour que tu veux dire ?

— Mais n'est-ce rien que la beauté ?

— Rien, dit vivement Eurélie. »

Puis elle fixa de longs regards sur le visage d'Alzim, sur cette tête si belle qu'on eût pu croire qu'elle n'appartenait pas à un mortel, et elle comprit qu'elle n'avait pas dit vrai.

« Jeune fille ! je connais tes pensées; tu es à moi, tu m'appartiens; je pourrais t'enlever à cette heure, tu ne me résisterais pas ! Mais tu le sais, pour vivre avec moi, si tu m'aimes, il faut briser les nœuds qui te lient à la race des hommes, afin d'appartenir à d'autres êtres, à un autre monde, et.... »

— N'importe, je veux aller avec toi !

— Écoute-moi, ma bien-aimée, et ne m'interromps plus ! Je te parais beau, n'est-ce pas ? mes cheveux sont noirs; mon front blanc et uni; mes yeux brillent d'un feu vif ! vois ! mes membres sont droits et forts ; mon aspect t'offre une belle image de la jeunesse. Eh bien ! cela passera.

— Oui, car tu n'es pas immortel.

— Je te parais à la fleur de l'âge ?

— N'en est-il pas ainsi ?

— Non. Avant que le plus vieux des arbres des forêts, avant que cet antique sycamore eussent sailli de la terre, j'étais né ! et je serai debout long-tems encore lorsqu'ils seront tombés ! je ne suis pas immortel ; je ne suis jeune qu'en apparence.

— Alzim, emmène-moi !

— Écoute encore, ô toi, la plus adorée entre toutes les filles des hommes. J'ai choisi, pour te plaire, ce visage cette taille, qui deviendront hideux en proportion de leur beauté. »

Eurélie le regarda ; et, passant son bras

autour du cou de son ami, elle répéta encore :

« Je veux aller avec toi ? »

— Le terme fatal approche ; je n'ai qu'un court espace à rester tel que tu me vois.

Et elle tremblait ! mais sentant autour de sa taille souple et frêle la douce pression du bras d'Alzim, elle jeta sur lui un coup-d'œil séduisant. Et lui :

« Je t'ai dit que le printemps de ma vie serait court ; connais-tu sa durée ? »

— Non.

— Eh bien ! il est minuit ; demain , à pareille heure, j'aurai changé. Je n'ai plus que vingt-quatre heures d'amour à te donner !

— Je ne crains rien de cette métamorphose, tu seras toujours Alzim ; tu m'aimeras toujours ?

— Non, car la saison d'aimer sera passée.

— Tu ne m'aimeras plus ? soupira-t-elle ; et une larme brilla sous ses longs cils.

— Mais, ajouta-t-il, toi non plus ; car rien dans ma personne et dans ma voix ne ressemblera à ton Alzim.

— Pas même le son de ta voix ? dit-elle tristement ; mais comment peux-tu le savoir ?

— Vingt-quatre heures avant ce changement, la main vieillit. »

Et la sienne entourant Eurélie, elle la regarda. Cette main était jaune et ridée. La jeune fille se dégagea de ses bras.

« Oh ! pourquoi m'aimes-tu ? dit-elle.

— Pouvais-je prévoir avant cette nuit que vingt-quatre heures étaient tout ce qui me restait de bonheur ? Eurélie ! si tu repousses ainsi ma main, que sera-ce donc quand toute trace de ma beauté aura disparu, quand toute ressemblance avec moi sera effacée ?... »

Et la Bohémienne regarda long-tems le visage du jeune homme ; après, s'élançant vers lui, elle redit avec amour :

« Viens... fuyons... »

Les deux chiens se levèrent en aboyant. La lune se cachait dans un épais nuage ; lorsqu'elle reparut, ses rayons argentés éclairèrent le vaste amphithéâtre et le vieux sycomore ; mais il n'y avait plus personne sous son ombrage.

M^{lle} Louise Hutz.

Album.

Le second et le troisième débuts de M^{me} Amélia Masi ont eu lieu lundi et vendredi au théâtre de l'Opéra-Comique, et, ainsi que le premier, ils ont été extrêmement heureux. La jeune et jolie débutante s'y est montrée sous les traits de la princesse de Navarre de *Jean de Paris*, et d'Adèle du *Concert à la Cour*. Nous avons déjà rendu justice aux qualités dont est douée M^{me} Masi ; ces nouvelles épreuves, malgré un ou deux traits basardés, résultat de l'émotion et d'un reste d'indisposition bien visible, nous ont confirmé dans l'opinion que nous avions conçue de sa facilité brillante et de son excellente méthode. Le couplet de la romance du *Troubadour*, écueil souvent fatal à plus d'une cantatrice, lui a été extrêmement favorable ; les ornemens qu'elle y a ajoutés ont paru de très-bon goût. Une riche toilette relevait l'éclat de sa grâce et de sa beauté. Arrachée à la vie aventureuse, pour ainsi dire, qu'elle menait, M^{me} Masi ne tardera pas à prendre le ton, l'assurance et les habitudes de scène qui devaient nécessairement lui manquer, et bien certainement nous ne tarderons pas à la compter parmi les artistes les plus distingués de notre seconde scène lyrique.

— On avait dit, il y a déjà quelques mois, que l'Odéon n'était fermé aux artistes, aux auteurs, que pour donner le tems à la Comédie-Française de refaire

son personnel et de rétablir ses affaires un peu dérangées. Cet heureux tems est venu, et maintenant on a l'espoir que le théâtre du faubourg Saint-Germain sera rendu à une administration particulière; c'est même cette nouvelle qui a été l'origine des bruits qui, cette semaine, ont circulé de tous côtés. D'abord on a affirmé que, pour prix de sa réconciliation avec le ministère, M. Dumas devenait directeur de l'Odéon avec M. Bernard; puis on a prétendu que M. Dumas userait du privilège qui lui serait accordé au théâtre Ventadour, dont les directeurs s'entendraient avec lui pour les jours non consacrés à la pantomime. On affirmait que M. Dumas avait reçu une audience de M. Thiers et en avait été extrêmement satisfait.

— Le théâtre des Variétés vient de se donner le plaisir de révolutionner le monde dramatique par une nouveauté sur laquelle on comptait beaucoup pour causer du scandale. C'est une revue de toutes les extravagances du jour, intitulée *la Tour de Babel*, dans laquelle une rude guerre est déclarée au journalisme et aux journalistes dans la personne du *Constitutionnel*. On a généralement blâmé l'inconvenance de cette attaque, qui ne nous paraît pas propre à calmer les passions. Le plus curieux de cette représentation a été la proclamation des noms des auteurs dans ce couplet, qui les réunit tous les trente...

Messieurs, la pièce nouvelle,
Que nous avons eu l'honneur
D'offrir, en doublant de zèle,
Au parterre connaisseur;
Cette œuvre, presque sublime,
Qu'on vient d'applaudir ici,
Est l'enfant très-légitime
Des trent'-six pèr's que voici :

Messieurs Adam,
Dumersan
Et Maillan,
Les Cogniard,
Et Blanchard.
Et Lafargue et Courcy,
Barthelemy,
Duffot,
Deslandes et Chabot,
Et Dumas et Brazier,
Saint-Georges et Didier,
Puis Lhéric
Et Brunswick,
Roche, Anicet-Bourgeois,
Aude, Achille Dartois,
Jaime, Alboise, Dupin,
Langlet, Adolphe, enfin
Dumanoir, Rochefort,
Et bien d'autres encor
Qui gardent l'anonyme (*).

— Miss Smithson, aujourd'hui M^{me} Berlioz, va jouer la pantomime au théâtre Ventadour. On lui a fait un brillant engagement.

— La troupe des chanteurs italiens de Milan va donner des représentations à Marseille. Ce sera la première ville de France qui aura offert cette nouveauté piquante à son public.

(*) En l'an VII de la république, on donna un à-propos intitulé *M. de Bièvre*. Quand on voulut connaître les auteurs, un acteur vint chanter ce couplet :

L'ouvrage que vous avez applaudi,
Citoyens, est de Dupaty,
Aidé par ses amis,
En voici la lice ouverte.
D'abord Luce avec Salvette*,
Et Coriolis;
De plus Creuzé,
Gassicourt, Legouvé,
Monvel et Longpérier...
Je crois en oublier...
Ah !... vraiment oui, citoyens. c'est
Alexandre** et Chazet.

* Aujourd'hui député.

** M. Alexandre de Laborde, aujourd'hui député.

A ce Numéro sont jointes les planches 1074 et 1075.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9f. — Départemens, 9f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

30 Juin 1834.

N^o 1074.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
Chapeau en paille de riz. Redingote en Baliste levantine et
garnie de dentelle.

Messrs G. & J. Fuller N^o 32 Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid



Modas de París.

30. Juin 1834.

N.º 1078.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.
Costumes de Ville et de Chasse.

Messrs S. & Fuller N.º 34. Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid